LA PENSÉE ET LES HOMMES ASBL
Cahier d'Éducation permanente
Dossier n° 2024 - 019

Toiles@penser

Entre folklore, confusion et bras de fer idéologique

Claude Vasamillet

La Pensée et les Hommes

Émissions de philosophie et de morale laïque
pour la radio et la télévision – Publications

Fondateurs (1954)
Robert Hamaide, Georges Van Hout

Comité exécutif
Henri Charpentier, , Baudouin Decharneux,
Patricia Klein, Fernand Letist, Philippe Liévin,
Michèle Mignon, Claude Wachtelaer

Rubriques
Publications – Radio – TV
Colloques – Ateliers philosophiques

Secrétariat – Publications
Carmen Louis
02 640 15 20 – secretariat@lapenseeetleshommes.be
02 650 35 90 – revues@lapenseeetleshommes.be

Médias
Fabienne Vermeylen
media@lapenseeetleshommes.be

Adresse centrale
Avenue Victoria, 5 – 1000 Bruxelles
http://www.lapenseeetleshommes.be

La Pensée et les Hommes

Association reconnue d'Éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles

Connaissez-vous nos publications ?

Nous publions annuellement trois dossiers thématiques et un numéro « Varia ».

Dans sa nouvelle conception, notre revue paraît annuellement sous la forme de trois livres brochés qui comptent chacun environ cent pages et regroupent le point de vue d'une dizaine de spécialistes du sujet traité.

Chaque volume ambitionne de faire le point sur une question relative à la philosophie et à la morale de notre temps ou de traiter en profondeur un sujet qui intéresse les défenseurs des idéaux laïques.

Comment s'abonner à nos publications ?

Le montant de l'abonnement pour trois dossiers annuels et un numéro *Varia* est fixé à

81 € pour la Belgique,
117 € pour l'Europe pour la version papier, et
38 € pour la version numérique sous forme de PDF ou ePub
(ou plus pour un abonnement de soutien).

Pour en savoir plus, visitez notre site Internet

http://lapenseeetleshommes.be

Les numéros relatifs à l'abonnement pour l'année 2024 seront consacrés aux thèmes suivants (sous réserve) :

n° 132-133 – *Mythologie, mémoire et narration. Le jeu des temporalités*
n° 134 – *1923-2023 L'exception turque vue de l'Europe*
n° 135 – *Francs-Parlers 2024*

Identité et patrimoine : quelles pertinences ? Entre folklore, confusion et bras de fer idéologique

Claude Vasamillet
Éducateur cosmopolite

Ah, le patrimoine… ce mot qui oblige et afflige à la fois. Un concept à double tranchant, entre fierté et malaise, entre enracinement et exclusion. Déjà, le mot agace. Il convoque des moines et des bâtisses branlantes, et traîne dans son ombre ces cousins embarrassants, la *patrie* et l'*identité*, ces termes ringards qui excluent autant qu'ils oppressent. Ces termes qui rappellent les monuments célébrant les morts pour la « patrie » ces victimes innocentes qui se mordraient les doigts avec agacement et regrets en voyant leurs descendants fraterniser et construire un avenir commun ! Moi, citoyen du monde, éloigné à cent lieues des esprits de clocher et des frontières mentales étroites, je me demande : ce patrimoine, qu'a-t-il vraiment à m'offrir, sinon une nostalgie parfois étouffante ? Des possibilités de querelles identitaires, de souvenirs à effacer ou bien me replonge-t-il dans l'histoire qui a fondé notre présent et prépare notre avenir ?

Regardez autour de vous : à quoi sert ce patrimoine ? De toute façon, il disparaît chaque jour un peu plus de notre quotidien. Ma ville d'enfance, ce décor où j'ai grandi, a changé au point d'être méconnaissable. La rivière est disparue, cachée sous le bitume, les arbres ont fait place à des horodateurs. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Le bistrot où se jouaient des parties de cartes animées a été remplacé par un supermarché bio. Le préau de l'école où s'épanouissait un chêne centenaire est devenu une surface asphaltée. Les pavés usés par des générations de pas, recouverts d'un béton froid et sans âme. Les vieilles enseignes peintes, balayées par des néons impersonnels. Et dans tout ça, que reste-t-il de ce qui faisait l'âme des lieux ? Un musée intérieur où je range ces souvenirs perdus ? Peut-être. Mais alors, que tirer d'un patrimoine disparu, sinon une mélancolie stérile.

Quant à l'identité… Parlons-en. Elle qui risque de devenir meurtrière comme le rappelle Amin Maalouf. Ce mot lui aussi m'interroge, me

trouble, me dérange. Mon identité est une mosaïque volontairement composite. Elle n'est ni figée ni réduite à un clocher, à un pays, à un drapeau ou à une langue. Alors, pourquoi devrait-elle se retrouver piégée dans des récits simplistes où le patrimoine devient une prison dorée ? Être citoyen du monde, c'est reconnaître la richesse des cultures croisées, et non se cramponner à un héritage unique comme un naufragé à sa bouée.

Et pourtant, certains voudraient enfermer ce patrimoine dans une cage dorée, en faire un étendard d'exclusion pour en gommer l'autre et restaurer ce passé identitaire dans ce seul but. L'extrême droite vénère ces vieilles pierres : elles ne parlent pas, elles ne contestent pas, elles deviennent des symboles dociles pour des discours de repli sur soi. Mais ce patrimoine, trié sur le volet par les esprits nationalistes, n'est qu'une illusion. Une imposture. L'histoire, elle, raconte autre chose : un métissage incessant, des influences multiples, des échanges constants.

Alors, à quoi bon ce patrimoine ? Peut-être à poser des questions, à dialoguer avec le passé pour mieux comprendre le présent. Peut-être à accepter qu'il ne soit éternel et qu'il se métamorphose, comme nous. Le patrimoine n'est pas là pour nous enfermer dans une nostalgie d'un âge d'or imaginaire, mais pour nous donner des clés. Des clés pour comprendre nos villes qui changent, nos identités qui évoluent et se partagent, et ce monde qui, au fond, a toujours été en mouvement.

Ah, le patrimoine… ce mot qui sent la naphtaline et la visite scolaire en car climatisé. On le sort à toutes les sauces : pour vendre des bocaux de miel au marché de Noël, pour justifier des subventions improbables, ou pire, pour alimenter des discours identitaires tout droit sortis du musée des horreurs politiques et des poubelles de l'histoire. Entre les châteaux de cartes de l'extrême droite identitaire et les fascinations un peu trop littérales pour « les vieilles pierres de nos ancêtres », il est temps de se demander : mais qu'est-ce qu'on fait vraiment avec ce patrimoine ? Ça dépend de qui tient le micro !

Dans un monde où certains politiciens pensent que la Joconde devrait porter un béret en mangeant une baguette, et les écoliers se fondre dans l'anonymat de l'uniforme, le patrimoine est devenu une arme politique. L'extrême droite adore s'en emparer, comme l'enfant capricieux d'un jouet. « Le patrimoine, c'est *nous*, c'est notre identité, notre *race*. » Oui, on parle bien des mêmes qui défendent les cathédrales tout en taillant des costards aux services publics chargés de les restaurer. Ainsi en est-il de l'hypocrisie de certains discours politiques ou idéologiques : défendre bruyamment le patrimoine tout en affaiblissant les services publics qui en assurent leur sauvegarde.

Ce décalage entre les paroles et les actes, révélant un double discours où la posture symbolique l'emporte sur l'engagement concret parce que protéger le patrimoine, c'est bien, mais ça coûte un peu plus qu'un discours populiste devant un terrain en friche. Et la question se pose : n'y a-t-il pas plus urgent ?

L'éducation, par exemple, qui est en train de couler , ne mériterait-elle pas en priorité d'être restaurée, cette éducation qui fait aussi partie de notre patrimoine et dont dépend notre avenir ? L'éducation transcende les frontières géographiques et temporelles. Elle est la clé pour construire un avenir où l'humanité peut coexister harmonieusement dans le respect de la diversité et la recherche du bien commun. Dans un monde menacé par les divisions, ce patrimoine éducatif est le socle qui permettra de bâtir des sociétés inclusives, résilientes et éclairées. Préserver, enrichir et transmettre ce patrimoine n'est pas seulement un devoir moral, mais une nécessité vitale.

L'éducation constitue l'un des patrimoines les plus précieux que l'humanité puisse transmettre d'une génération à l'autre. Elle est bien plus qu'un simple processus d'acquisition de connaissances ou de compétences : c'est une force collective, un lien intergénérationnel et un outil de transformation sociale.

Dans un monde marqué par des tensions extrémistes, des fanatismes grandissants, et une domination croissante des logiques de profit et du séparatisme, le rôle de l'éducation dans la préservation et le développement de notre humanité devient crucial, car ce patrimoine éducatif englobe les savoirs, les valeurs, les pratiques pédagogiques et les institutions qui ont évolué à travers le temps et qui inclut les grandes philosophies éducatives (comme celles de Montaigne, de Montesquieu, de Rousseau, de Montessori, ou de Freinet et bien d'autres) qui prônent la liberté, l'autonomie et le respect des différences.

L'éducation est un vecteur de transmission des valeurs fondamentales : la tolérance : apprendre à comprendre et accepter les différences ; la solidarité : former des individus capables de contribuer à une société équitable et inclusive ; la justice et la liberté : cultiver un esprit critique pour rejeter l'injustice et défendre les droits humains. Un patrimoine éducatif doit être partagé et accessible à tous, quels que soient le genre, l'origine, la classe sociale ou les croyances. L'inégalité d'accès à une éducation de qualité compromet l'avenir individuel, mais fragilise aussi les sociétés. Les méthodes éducatives issues de la recherche et de l'expérimentation (comme l'approche modulaire ou les technologies éducatives amplifiées par l'intelligence artificielle) participent à enrichir ce patrimoine en

rendant les apprentissages plus adaptés aux défis actuels et aux besoins de chacun. Contre les extrémismes et les fanatismes, l'éducation est la meilleure arme pour combattre les idéologies réductrices et dangereuses. Elle aide à développer, à identifier et à réfuter les discours simplistes ou haineux. Elle favorise la compréhension des phénomènes globaux dans leur interdépendance.

Et soyons clairs : l'idée du patrimoine, c'est souvent du tri. Les faits historiques avérés, les influences romaines, arabes, espagnoles, africaines ou asiatiques et autres qui ont enrichi nos cultures méritent-elles d'être oubliées, ou pire, effacées par cette nouvelle mode de *cancel culture*, de « wokisme ». Pour certains nostalgiques plus préoccupés de regarder dans le rétroviseur plutôt que l'avenir, ces faits qui ne rentrent pas dans le tableau *Pinterest* de « l'identité nationale pure » sont à rejeter. Bref, leur vision du patrimoine, c'est un peu comme un dîner entre *boomers* : conservateur, monotone, et surtout, ça n'accepte pas les différences.

Heureusement, tout n'est pas perdu. Face à ces récupérations nauséabondes, le patrimoine peut aussi être un champ de bataille progressiste. Plutôt que de le momifier dans une vision passéiste, pourquoi ne pas le transformer en un lieu d'échange, de remise en question ? Car le patrimoine est vivant ! Il évolue, il fusionne, il danse même la *Zumba* si on lui laisse une chance.

Prenons la gastronomie. Qui, aujourd'hui, voudrait d'une « identité culinaire française pure », si cela signifiait renoncer au *vitello tonnato* italien, à la ceviche péruvienne, au thiéboudienne sénégalais, au *couscous* africain, aux *nems* asiatiques, ou au *ghormeh sabzi* iranien ? Voilà un patrimoine qui brille justement par ses mélanges. C'est cette richesse-là qu'il faut défendre, et non une carte postale jaunie d'un village gaulois fictif où tout le monde porte des braies, se méfie de l'étranger, convoite la potion magique, chasse le sanglier et se gausse des armées de César.

Et puis, il y a la question des nouveaux outils. Le patrimoine s'est mis au numérique ; et ça, c'est beau. Aujourd'hui, un monument historique peut avoir son compte et un chant polyphonique corse peut s'écouter dans un décor de charme. Mais certaines avancées peuvent devenir virales sur un réseau qui ose se prétendre social. Et là encore, attention : si la culture se diffuse mieux, elle se simplifie aussi. À force de réduire un édifice à une photo ou à un modèle tridimensionnel, on finit par en faire un décor Ikea. « Wow, trop *cool* cette abbaye médiévale ou cette scène du massacre de la Saint-Barthélémy, ça irait très bien en fond d'écran ! » On oublie alors ce que cela représente : des siècles d'histoire, des luttes, et parfois souvent de souffrances et de cicatrices encore purulentes.

Mais revenons au vrai danger : le fascisme et sa fascination pour le patrimoine. C'est connu, les régimes autoritaires aiment s'approprier l'histoire pour légitimer leurs délires. Mussolini restaurait des ruines romaines pour prouver qu'il était l'héritier de César. Aujourd'hui, certains reprennent cette vieille ficelle : « Regardez nos cathédrales, nos racines chrétiennes, notre *grandeur perdue* ! »Traduction : « Faisons comme si le monde s'était arrêté au Moyen Âge et rejetons tout ce qui est venu après ».

Mais le patrimoine ne peut pas être réduit à une arme idéologique. Il est pluriel, inclusif et même un peu bordélique. Chaque pierre raconte une histoire de migrations, d'échanges et de métissages. Prétendre le contraire, c'est se bercer d'illusions et, franchement, on a vu où ça mène : à des régimes où la « pureté ethnique » est plus importante que l'humanité.

La pertinence du patrimoine réside dans sa capacité à refléter, renforcer et interroger les identités individuelles et collectives. Dans un monde en perpétuelle mutation et en constant changement, il agit comme un pont entre passé, présent et futur, offrant des repères tout en s'ouvrant à la pluralité des cultures. Sa force est d'être vivant, évolutif et inclusif, un héritage commun qui nourrit des identités dynamiques et en constante redéfinition. Mais pour qu'il reste pertinent, il incombe aux sociétés d'en faire un outil d'unité et de dialogue, plutôt qu'un instrument de division ou de nostalgie stérile.

Le patrimoine, ce mot à la fois chargé d'histoire et légèrement poussiéreux, évoque souvent des châteaux imposants, des recettes de grand-mère jalousement gardées ou des danses folkloriques où l'on se tord joyeusement les chevilles. Mais au-delà de ces clichés dignes d'un dépliant touristique, la question demeure : à quoi sert tout ce fatras de vieilles pierres, de traditions surannées et de chants en dialecte que personne ne comprend plus vraiment ? À pas mal de choses, en fait.

Dans notre monde globalisé, où l'on est parfois plus au courant des dernières tendances à la mode que des histoires de son propre village, le patrimoine agit comme un Gps identitaire. Il nous rappelle d'où l'on vient, même si la destination finale reste floue (ou barrée à cause des travaux). Les monuments, les traditions et les symboles communs nous donnent un point de ralliement, un peu comme un bon vieux *pub* où tout le monde se connaît. Et si cela peut sembler anecdotique, dites-vous qu'une communauté sans repères (et les Alpes vaudoises d'où je vous écris me suggère cette image osée), le patrimoine c'est un peu comme une fondue au fromage synthétique sans gruyère Aop : frustrant et sans saveur.

Mais attention, pas question de sombrer dans un folklore nombriliste ou un conservatisme poussiéreux. Le patrimoine n'est pas là pour crier

« C'était mieux avant ! » ou « C'est mieux ailleurs » vu sur les murs de Genève ? Mais pour accueillir toutes les identités et s'enrichir des apports extérieurs. « Vous avez goûté des *nems* au foie gras fabriqués à Madagascar ou vu une statue grecque en marbre avec des lunettes de soleil et un bob sur un stand de *street food* à New York ? ». Voilà, c'est ça, le patrimoine en mode fusion ! Et l'on pourrait, dans ce cas, parler de patrimoine hybride (terme à la mode). Il nous rappelle que l'identité n'est pas un musée figé, mais un buffet à volonté, où chacun peut ajouter sa spécialité et goûter à celles des autres pour la plus grande joie de chacun, chacune ! « Chacune ? » encore une mode… qui n'a rien à voir avec le patrimoine.

Le patrimoine ne se réduit pas aux vieilles pierres, il est aussi immatériel riche d'autres composantes. La langue en est une, un patrimoine vivant, façonné par les siècles, reflet de l'histoire, de la culture et des subtilités d'une communauté. Elle évolue naturellement sous l'effet des usages, des pratiques sociales et des besoins communicationnels. Certaines tentatives d'imposer artificiellement des règles de modification linguistique, comme le langage inclusif ou la féminisation systématique des noms, posent des problèmes aussi bien pratiques que philosophiques. Prenons des exemples concrets : féminiser les termes comme le « cuisinier » et le « jardinier » et nous obtenons « cuisinière » et « jardinière ». Problème : ces mots désignent déjà des objets bien établis dans la langue française. Une cuisinière est un appareil de cuisson, une jardinière est un récipient pour plantes ou un mélange de légumes. Imaginez la confusion dans une conversation : « *La cuisinière est-elle prête ?* » – Parlez-vous de la personne ou de l'appareil ? « *La jardinière est magnifique cette année.* » – Évoquez-vous un récipient fleuri ou une femme dans son jardin ?

Certains mots refusent cette féminisation. On féminise « directeur » en « directrice », mais que faire de « auteur » ? L'alternative « autrice » sonne souvent étrange aux oreilles francophones habituées, et « auteure » semble une concession molle qui ne satisfait personne. D'autres mots, comme « professeure », en viennent à exiger des efforts articulatoires lourds, là où le masculin générique demeurait fluide et largement compris.

Le langage inclusif pousse l'absurdité à son paroxysme avec des formules telles que « les étudiant·e·s » ou « les apprenant·e·s ». Ces constructions alourdissent la lecture, brouillent la clarté et rendent les textes inutilisables dans des contextes sérieux, comme l'enseignement des jeunes enfants ou la rédaction d'un contrat. Au-delà de l'illisibilité, il existe une vraie fracture sociale dans l'accès à ce type de langage : maîtriser ces subtilités exige un niveau de compréhension linguistique que tout le monde n'a pas, ce qui aggrave les inégalités.

Le langage a pour vocation première de transmettre des idées de manière claire, précise et concise. Or, ces modifications artificielles entravent cette fonction. Elles compliquent inutilement la communication, au lieu de la simplifier. Ces pratiques finissent souvent par devenir caricaturales : un mot comme « écrivain·e·s » transforme une phrase fluide en un casse-tête syntaxique. Des expressions comme « iels », censées représenter des identités non binaires, sont totalement opaques pour la majorité des locuteurs.

Certains exemples sont d'une telle absurdité flagrante que le masculin générique médecin est largement accepté, mais si l'on féminise, que choisir ? « médecine » qui désigne déjà la discipline ou devrait-on inventer « médecineure » ? « Doctoresse » est désuet et perçu comme péjoratif ; « docteure » semble mal formé. Si l'on dit « la maîtresse d'école », tout va bien. Mais dire « la maîtresse » sans contexte fait tout de suite penser à la relation extraconjugale, ce qui prête à confusion. Et de tels exemples sont innombrables.

Imposer une modification forcée du langage est une entreprise idéologique qui nie les réalités de son évolution organique et insulte notre patrimoine. La langue a toujours su intégrer des évolutions sociétales (comme l'entrée de nouveaux mots ou la disparition d'anciens) sans qu'une autorité centralisée dicte la manière de parler ou d'écrire. Ces injonctions sont souvent perçues comme artificielles et autoritaires, suscitant un rejet même chez ceux qui soutiennent l'égalité hommes-femmes. « Il n'en fallait pas tant pour être révulsé par la pollution du français contemporain. *Mutatis mutandis*, le phénomène n'est pas sans évoquer ce que les poisons agroalimentaires sont à la terre nourricière »[1].

Le patrimoine, c'est aussi un super thérapeute collectif. Quand tout va mal – guerre, pandémie, augmentation du pouvoir d'achat - il agit comme un doudou collectif. Reconstruire un monument détruit, célébrer une fête traditionnelle oubliée ou redécouvrir une recette ancestrale, c'est un moyen de dire : « Ok, tout ne va pas bien, mais au moins, on a ça ». Un petit rappel que les crises passent, mais que l'art de faire du pain au levain ou de jouer de la vielle à roue, lui, reste.

Et comme si le patrimoine n'était pas déjà assez occupé à sauver le monde, voilà qu'il débarque en force sur le numérique. Vidéos *YouTube*, musées virtuels, et même *gifs* d'œuvres d'art : le patrimoine s'adapte au XXIe siècle avec une énergie qui ferait pâlir votre grand-oncle lorsqu'il essaie d'envoyer un Sms. Certes, tout cela soulève des questions – comment

[1] Raoul Vaneigem, *Language*, dans *Glossaire*.

protéger une culture dans un monde où tout se télécharge ? – mais au moins, fini de trimballer des guide-papier : votre patrimoine est à un clic.

Conclusion

En fin de compte, le patrimoine est un peu comme un bon concert de jazz moderne : il puise dans le passé pour rassembler les foules et crée un moment de communion. Certes, il peut être un peu ringard par moments, mais il a toujours cette capacité à évoluer et à surprendre. Alors, la prochaine fois que vous croiserez un monument, une tradition ou une recette oubliée, ne haussez pas les épaules : vous êtes face à une part de votre histoire, celle qui vous relie aux autres.

Oui, le patrimoine peut unir, comme un pont entre générations et cultures. Mais il peut aussi être un piège, une poussière d'or qu'on agite pour masquer les réalités dérangeantes. Si nous ne reconnaissons plus nos villes d'enfance, peut-être est-ce le signe que nous avons changé aussi. Mais cela n'efface pas le besoin de repères ni la richesse que nous pouvons encore tirer de ce qui reste, ou même de ce qui a disparu.

En fin de compte, le patrimoine est ce que nous en faisons : un miroir, un outil, une inspiration. Pas une cage, pas un drapeau. Alors, revendiquons nos identités multiples et nos patrimoines pluriels. Et si le clocher du coin ne nous parle plus, regardons au-delà de l'horizon : il y aura toujours d'autres histoires à écrire.

Alors, que faire ? Rendre au patrimoine sa vraie fonction : nous rassembler, nous faire rire et nous rappeler que personne n'a jamais vraiment « été là le premier » et aussi enrichir certains conservateurs de « patrimoine » ! Dans ce monde où certains préfèrent ériger des murs plutôt que construire des ponts, le patrimoine est un antidote. Pas besoin d'en faire un étendard nationaliste : il est bien plus drôle et utile comme terrain de jeu pour l'imaginaire collectif.

Et si vous voulez vraiment sauver quelque chose, laissez tomber les discours identitaires et financez la rénovation de cet édifice qui menace de s'écrouler… Mieux vaut organiser une fête du patrimoine où le méchoui a sa place à côté du coq au vin, parce que oui, on peut protéger le passé sans se transformer en caricature du conservatisme réactionnaire. Et en prime, c'est plus sympa.

Nos Toiles@penser 2023

disponibles sur demande et sur notre site
https://www.lapenseeetleshommes.be

Identité

L'identité et l'écologie, Léo Goyens
Identité fantasmée, Baudouin Decharneux
La complexité de l'identité, Baudouin Decharneux
La guerre juste ou injuste, Fabienne Vermeylen
À la recherche d'une identité perdue : une identité retrouvée, Marcel Bolle De Bal
Identité brouillée, identité partagée : est-il possible de contribuer à un monde meilleur ? – 1, Michèle Syriex
Identité brouillée, identité partagée : est-il possible de contribuer à un monde meilleur ? – 2, Philippe Eloy
Identité brouillée, identité partagée : est-il possible de contribuer à un monde meilleur ? – 3, Claudine Cornet
Identité brouillée, identité partagée : est-il possible de contribuer à un monde meilleur ? – 4, Fabienne Vermeylen
Identité brouillée, identité partagée : est-il possible de contribuer à un monde meilleur ? – 5, Carmen Louis
Transformer les identités brouillées en identité partagée : le pari du dialogue interconvictionnel, J.-L. Cornez, S. Chonavey, T. Letovaltseva, R. Tyszblat, D. Leblond, S. Andouh
Au jardin des réminiscences, Marie-Laurette Fantinel

Qualité de la vie – Bien être

Le suicide assisté, enjeu bioéthique, Marcel Bolle De Bal
Libérations, Marcel Voisin
Cheveux, poils et voiles : interactions en surfaces et profondeurs, Dominique Van Neste

Monde associatif

Bruxelles Laïque, Fabienne Vermeylen
Les nouvelles formes de pauvreté, Fabienne Vermeylen

Enseignement

ÉVRAS à l'école, maladresses et remous, Claude Wachtelaer
Évaluation des enseignants, faut-il ouvrir la boîte de Pandore ?, Claude Wachtelaer
Adieu monsieur l'instituteur, retournez donc à l'école, Claude Wachtelaer

Wokisme

Du devoir de mémoire à la damnatio memoriae, le cas Roger Nols, Claude Wachtelaer

Retrouvez la liste complète de nos *Toiles@penser* sur notre site internet à l'adresse **www.lapenseeetleshommes.be**, dans le Catalogue des *Toiles@penser* ou classées par année dans notre Catalogue par année.

Vous souhaitez être tenu(e) au courant de nos publications, de nos émissions radiophoniques et de nos activités ?

Rien de plus simple,
consultez notre site internet
http://www.lapenséeeetleshommes.be

ou

renseignez-nous votre adresse de courriel
et nous vous enverrons nos programmes détaillés

La Pensée et les Hommes Asbl

Avenue Victoria 5 – 1000 Bruxelles
Tél. 0032 (0)2 640 15 20 – 0032 (0)2 650 35 90
secretariat@lapenseeetleshommes.Be
revues@lapenseeetleshommes.be
media@lapenseeetleshommes.be

Visitez notre site
www.lapenseeetleshommes.be

Association reconnue d'éducation permanente
par la Fédération Wallonie-Bruxelles